

Combas, à rebours du bon goût

La Collection Lambert expose à Avignon quelque 250 œuvres du peintre réunies par celui qui fut son principal galeriste, de 1982 jusqu'au milieu des années 1990.

LE MONDE | 05.01.2017 à 06h38 | Par Philippe Dagen

Le cas Robert Combas n'est pas des plus faciles. L'exposition à Avignon, qui rassemble quelque 250 œuvres, en est la preuve. Pourtant, un Combas se reconnaît de loin, d'autant plus aisément qu'il est l'un des artistes français les plus prolifiques. Un dessin continu, appuyé et sinueux, tracé en noir le plus souvent, en blanc ou en couleurs parfois, définit des figures et circonscrit des plans occupés, chacun, par une couleur unique et généralement sans modulation ni nuance. Selon ce graphisme et ce chromatisme particuliers, Combas fait apparaître humains, animaux, bagarres, concerts de rock ou drames amoureux. Dans les interstices entre corps et choses, il ajoute des mots, des phrases et des pictogrammes, car il a horreur du vide et conçoit la toile comme une surface plate sur laquelle raconter des histoires, et non comme un espace à trois dimensions que les lois de la perspective gouverneraient.



Enée descend aux enfers, 1988. Dépôt à la Collection Lambert en Avignon. DONATION YVON LAMBERT A L'ETAT / CENTRE NATIONAL DES ARTS PLASTIQUES

Ses personnages ont des traits comiques, excessifs et caricaturaux. Les inscriptions se singularisent par leur style argotique et leurs approximations grammaticales et orthographiques, qui se retrouvent dans les longues légendes des œuvres. Exemple, parmi les plus doux : « Le jeu consiste à bouffer, j'ai bien dit bouffer, pas manger. S'il y arrive, il gagne un gros argent, s'il perd, il se fait troncher la tête. Vu l'évolution des mœurs, ce jeu sera peut-être célèbre à l'an deux mille. » Sur la toile, plusieurs personnages, dont un guerrier homérique un micro à la main et un colosse jaune et vert au biceps tatoué d'une maman et d'un cœur, s'affrontent à la hache et l'épieu. L'œuvre date de 1984.

Tout cela est bien connu. Si connu que l'on est enclin à se demander ce qu'une exposition de plus peut apporter après la rétrospective déjà pléthorique qui eut lieu en 2012 au Musée d'art contemporain de Lyon. Mais l'exposition avignonnaise est celle des Combas réunis par Yvon

Lambert, qui a été son principal galeriste de 1982 jusqu'au milieu des années 1990, et qui a conservé non seulement des dizaines de toiles, mais aussi des carnets de dessin, des œuvres sur carton, des bricolages et des blagues de toutes sortes.

Membre de la « figuration libre »

Collectionneur avisé, Lambert a ainsi constitué et conservé une anthologie dans laquelle se trouvent plusieurs des œuvres majeures de l'artiste, dont la série consacrée en 1988 à la guerre de Troie. Sans doute n'existe-t-il aucun ensemble de Combas comparable à celui-ci. Il se concentre sur la période entre 1978 et 1991, temps de la formation et du développement de l'art de Combas, temps aussi de sa très rapide notoriété sous l'enseigne de la « figuration libre ». Cette appellation n'est plus aujourd'hui qu'un repère temporel, tant les autres membres du groupe – Hervé Di Rosa et François Boisrond, principalement – sont allés dans des directions éloignées de la sienne.

Il y a donc là tous les éléments nécessaires pour observer comment naît et croît un style, exercice dont les historiens de l'art se délectent. Et c'est là aussi qu'il apparaît que le cas est plus complexe qu'il n'y paraît. Né à Lyon en 1957, il vit sa jeunesse à Sète, dans une famille ouvrière modeste et nombreuse : rien qui prédispose culturellement ou économiquement à devenir artiste, ce qui est aussi le cas de Di Rosa, son ami dès 1978. Pour autant, Combas n'a rien d'un autodidacte dans le genre de Gaston Chaissac, auquel il est parfois comparé à tort. De 1974 à 1977, il est élève aux Beaux-Arts de Sète, puis de Montpellier et, enfin, jusqu'en 1980 et au diplôme, aux Beaux-Arts de Saint-Etienne, école qui est alors l'une des meilleures en France. Cette même année, il s'installe à Paris et y retrouve Di Rosa, inscrit entre-temps aux Arts déco, où se forme également Boisrond.



Loïc Le Groumellec, Yvon Lambert, Robert Combas, Rémi Blanchard, Jean-Charles Blais, Miquel Barcelo, Louis Jammes. Au fond : deux assistants de la galerie Patricia-Million, Erik Vénard. Photographie : Louis Jammes, 1988.

LOUIS JAMMES / LA COLLECTION LAMBERT

Ainsi, quand Ben donne à leur petit groupe de trois, devenus cinq lorsque Catherine Viollet et Rémi Blanchard les rejoignent, le nom de « figuration libre », il introduit une équivoque de vocabulaire. « Libre » ne signifie ni brut, ni inculte, ni autodidacte, ni naïf. Pas plus que Jean-Michel Basquiat, leur contemporain, qui a visité, adolescent, les musées de New York en compagnie de sa mère, ces artistes n'ignorent les techniques et les références propres à l'art, y compris au plus contemporain. Dès 1982, Combas est présenté à New York par la galeriste Holly Solomon et, en 1983, par Leo Castelli, qui est alors le maître du jeu marchand : il se trouve à 25 ans au centre du milieu artistique international, après avoir reçu une instruction artistique complète.

COMBAS NE
CHERCHE NI LA
POÉSIE NI LA
GRÂCE. IL
RACONTE LE
MONDE DONT IL
EST ISSU ET QU'IL
CONNAÎT PAR
CŒUR. IL EN
INVENTE LE
RÉALISME,
BRUTAL ET
TRIVIAL COMME
CE MONDE
LUI-MÊME

Or, ni cette longue éducation ni cette position brillante ne le changent. Il a acquis une grande maîtrise technique et se montre aussi à l'aise sur un bout de carton que sur une toile de plusieurs mètres. Mais ce savoir ne change rien en profondeur. Il est au service d'une narration qui tient de la chronique sociale et de l'autobiographie, et cela dans une période où l'une et l'autre sont alors bannies des arts visuels, dominés par les principes et les formes issus – en simplifiant – des courants minimalistes et conceptuels.



La Guerre de Troie, 1988. Dépôt à la Collection Lambert en Avignon . DONATION YVON LAMBERT A L'ETAT / CENTRE NATIONAL DES ARTS PLASTIQUES

Combas n'a pu qu'en entendre parler dans les cours qu'il a suivis mais, comme l'eau sur les plumes d'un canard, ils ont glissé sur lui. Il n'a retenu que ce qui lui était nécessaire, les méthodes du dessin et de la peinture. C'est son paradoxe : un artiste à la fois très bien formé et totalement rétif à la partie dite théorique de cette formation. Rétif, pas indifférent. Quand on voit à Avignon les Combas les plus précoces, on le soupçonne d'avoir pris plaisir à ne surtout pas faire ce qu'il aurait dû pour être à la mode du jour. Aux triangles de l'abstraction rigoureuse, il greffe des sexes démesurés. Aux proses subtiles et dactylographiées de l'art conceptuel, il substitue des calembours idiots et des récits tels que : « Nous nous enculons sur le sable, le ciel est gris. » Comme poésie, il y a mieux.

Colère et souffrance

Mais Combas ne cherche ni la poésie ni la grâce. Il raconte le monde dont il est issu et qu'il connaît par cœur. Il en invente le réalisme, brutal et trivial comme ce monde lui-même. Tout ce qui n'avait plus cours dans l'art revient d'un coup. Resurgissent le burlesque, le grotesque, l'obscène. Et les sujets du quotidien : l'humiliation du travailleur immigré, l'alcoolisme des pauvres, les histoires d'amour condamnées au sordide, les hooligans, la violence, les drogues, les rixes de rue.



La Vierge Marie (pleine de grasse), 1987. Dépôt à la Collection Lambert en Avignon . DONATION YVON LAMBERT A L'ETAT / CENTRE NATIONAL DES ARTS PLASTIQUES

Si l'on prend le temps de regarder ses œuvres des années 1980, s'y découvre en détail un monde que l'on n'avait plus vu en peinture depuis des décennies. Son irruption, à rebours de l'austérité de bon goût d'un certain modernisme bourgeois – celui qu'incarne Daniel Buren en France –, a produit une commotion, qui a projeté Combas au premier plan. Son intensité, qui est celle d'une colère, se ressent face à des œuvres qui n'étaient plus sorties des réserves d'Yvon Lambert depuis des années. On ne peut tenir pour un hasard que deux des genres dans lesquels Combas excelle dans ces années soient, d'une part, la peinture de bataille, d'autre part, celle de la souffrance physique. Sa *Crucifixion* et son *Saint-André* martyr de 1991 sont parmi les grandes œuvres tragiques de ce temps.

« Les Combas de Lambert », Collection Lambert, 5, rue Violette, Avignon (Vaucluse).

Du mardi au dimanche, de 11 heures à 18 heures. Entrée : de 8 € à 10 €. Jusqu'au 5 juin. www.collectionlambert.fr.
